

Histoires désobéissantes

Une déchirure dans l'histoire : enfants de tortionnaires
pour les droits de l'homme

Verónica Estay Stange



Édition électronique

URL : <http://journals.openedition.org/elh/2036>

DOI : [10.4000/elh.2036](https://doi.org/10.4000/elh.2036)

ISSN : 2492-7457

Éditeur

CNRS Éditions

Édition imprimée

Date de publication : 1 décembre 2019

Pagination : 221-226

ISBN : 978-2-271-12967-3

ISSN : 1967-7499

Référence électronique

Verónica Estay Stange, « Histoires désobéissantes », *Écrire l'histoire* [En ligne], 19 | 2019, mis en ligne le 01 décembre 2019, consulté le 16 février 2021. URL : <http://journals.openedition.org/elh/2036> ; DOI : <https://doi.org/10.4000/elh.2036>

Tous droits réservés

Histoires désobéissantes

Une déchirure dans l'histoire : enfants de tortionnaires pour les droits de l'homme

Histoires désobéissantes. Filles, fils et familles de tortionnaires pour la mémoire, la vérité et la justice : un intitulé surprenant, inattendu, choquant pour certains. Il s'agit en effet du premier collectif dans l'histoire des meurtres de masse à se constituer en tant que tel autour de descendants de tortionnaires qui, reconnaissant les crimes commis par leurs parents, les condamnent ouvertement au nom de la défense des droits de l'homme. « Est-ce possible ? » se demandent encore les survivants et les victimes dont le groupe a fait siennes les exigences de reconnaissance et de réparation.

Né à Buenos Aires en 2017, le mouvement a choisi ce nom d'Histoires désobéissantes par opposition à la loi dite « de l'obéissance due » qui stipulait que les tortionnaires de la dictature argentine n'étaient pas punissables, car ils avaient agi selon le devoir d'*obéissance*. Le collectif ainsi nommé réunit des personnes ayant des liens familiaux avec ces criminels, dont certains ont été condamnés, d'autres sont en cours de jugement et d'autres encore vivent dans l'impunité. Au-delà de l'Argentine, le mouvement a pour vocation de s'étendre à d'autres

pays d'Amérique latine et du monde qui traversent des processus de mémoire semblables.

En ce qui me concerne, j'ai rejoint le collectif en août 2018 : j'étais alors la deuxième représentante du Chili. Au fil des mois, nous avons rencontré des Désobéissants en nombre suffisant pour pouvoir fonder la branche chilienne du mouvement, ce que nous avons fait en avril dernier. Nos principes sont clairs : « nous nous opposons au *négationnisme* » (terme qui désigne en Amérique du Sud toute tentative de relativisation, de justification ou de négation des crimes dictatoriaux) et, compte tenu de la pauvreté du travail de justice effectué jusqu'ici par l'État, « nous ne nous réconcilions pas ».

C'est peu après mon intégration au groupe que j'ai appris que les *Écrits désobéissants. Histoires de filles, fils et familles de tortionnaires pour la mémoire, la vérité et la justice* (*Escritos desobedientes. Historias de hijas, hijos y familiares de genocidas por la memoria, la verdad y la justicia*, Buenos Aires, Marea, 2018) étaient en cours de préparation. Il s'agit d'une compilation de textes individuels – poèmes, contes, témoignages – et collectifs – manifestes,



Manifestation d'Histoires désobéissantes le 24 mars 2019 en Argentine

déclarations –, quelques-uns inédits, d'autres déjà diffusés sur les réseaux sociaux. J'ai alors proposé de participer à l'édition du livre aux côtés de Carolina Bartalini, et d'en rédiger la postface.

Étant à la fois membre du collectif et coéditrice de l'ouvrage, je porte sur celui-ci un regard à la fois intérieur et extérieur, et ce, pour deux raisons. D'abord, parce que je suis née et que j'ai grandi en exil, au Mexique puis en France, où j'habite depuis quinze ans. Ensuite, parce que je suis fille d'ex-prisonniers politiques chiliens qui ont été victimes de la dictature, mais en même temps nièce d'un tortionnaire condamné à perpétuité pour crimes contre l'humanité. C'est à partir de ce double regard que j'ai pu percevoir le caractère insolite de ce matériel dont l'apport politique est aussi important que l'apport académique. Premièrement, il me semble que l'originalité de cet ouvrage réside dans le

passage qu'il accomplit du témoignage strictement individuel à la parole fondatrice d'un mouvement social autour de l'une des zones les plus obscures de la mémoire historique. Deuxièmement, ces textes nous confrontent aux dilemmes éthiques les plus radicaux de l'expérience, au point de nous révéler, de manière presque universelle, certains aspects de notre propre condition tragique. Les impératifs qui façonnent les *Désobéissants* plongent leurs racines dans les fondements archaïques de notre culture – d'Œdipe et Antigone aux récits bibliques –, car ils supposent de choisir entre la justice et le respect d'autrui, d'une part, et la loyauté et l'amour filiaux, de l'autre. Enfin, la valeur des *Écrits désobéissants* réside dans la manière dont ils révèlent la vulnérabilité sur laquelle se fonde la force même du mouvement. Ce qui regroupe les membres du collectif concerne les aspects les plus douloureux

de leur existence, à travers des traits qui logiquement devraient être motif d'isolement plutôt que de rassemblement : la honte, la culpabilité, l'ignominie. Sous le discours ferme et unifié de l'acteur politique, on découvre ainsi les points de fracture, les blessures et les cicatrices de ceux qui un jour ont décidé de se proclamer Désobéissants.

Le 24 mars dernier, j'ai eu l'occasion de participer à la grande Manifestation pour la Mémoire qui a lieu chaque année en Argentine, en commémoration du coup d'État. En marchant pour la première fois avec les Histoires désobéissantes, j'ai été témoin de rencontres d'une telle charge émotive qu'il m'est encore difficile d'en rendre compte. Ébahis devant notre drapeau, les autres participants

de la manifestation – militants, survivants, familles de disparus – s'arrêtaient, nous regardaient avec curiosité, lisaient et relisaient notre nom, prenaient des photos. Quelques-uns applaudissaient, nous remerciaient, et parfois même nous serraient dans leurs bras, en pleurs. J'ai alors pensé que les contradictions inhérentes à ce collectif en font un facteur de catharsis, et comme une déchirure dans l'histoire. Puisque son identité associe des termes radicalement opposés, Histoires désobéissantes est un oxymore ambulante. Comme on parle d'un « soleil noir » ou d'une « beauté terrible ». Ainsi sont également les *Écrits désobéissants*, dont voici quelques extraits que j'ai traduits de l'espagnol.

J'ai profondément aimé mon père, avec ses vertus et ses défauts. Avec la même intensité j'ai rejeté ses actions en tant qu'homme. Ce qu'il a fait pendant la dictature m'a brisé le cœur pour toujours. Je sais qu'il peut être très difficile pour certains de comprendre ce que je dis, mais telle est ma vérité, pure et simple. C'est peut-être cela, ce mélange

d'amour et de rejet, qui me permet d'accomplir ma mission : mettre fin à la condamnation à cent ans de solitude pour ma lignée, de sorte que mes enfants et mes petits-enfants n'aient pas à porter le poids de l'horreur et du silence.

Lizy Raggio, « Comme deux étrangères dans la nuit »

Abus de pouvoir... enfants
Obéissance de vie apprise dans la famille... taches de sang
Amour. Haine
Cynisme de nos géniteurs,
« la gamine obéissante »

« subordination effrayante, rongée de silences ».
Des jeux, des chatouillements simulant la matraque électrique,
la fille innocente rit.
Abus
... la fille meurt.

Elle joue, rit et renaît...
avec colère, un peu de haine et
elle attend encore des signes de
repentance.
Amour sans retour, questions sans
réponses,
la petite fille... a peur, pourquoi ?
Pourquoi un NON à l'obéissance due ?
La fille meurt et renaît...
ignorant le plan sinistre-systématique...
Société indifférente et complice,
et en regardant en arrière elle redevient
la fille qui maintes fois mourut
et renaquit.
L'histoire répétée.
Cauchemar récurrent, horreur, tension,
table et chaises tombées par terre,

livres en désordre et une figure por-
tant des bottes jusqu'à la taille, la
fille très petite ne réussit pas à la
reconnaître.
La fille est accusée et
condamnée pour consanguinité.
Elle meurt, son petit cercueil est amené
vers le centre de la maison natale, une
de ses sœurs lui offre ses chaussures
préférées et lorsque tous les voisins
accourent en portant des torches... La
fille ouvre grand les yeux et renaît.
Rébellion... la fille ne lâche pas et pour-
suit son chemin.

*Lydia Lukaszewicz, « La fille qui meurt
toujours »*

Ton père apparaîtrait, couvert d'un pei-
gnoir. Il vient de prendre sa douche.
Vous allez dans la cuisine, seulement
vous deux, et il t'invite à t'asseoir. Tu lui
demandes pourquoi on l'a arrêté. Il te
raconte qu'il est impliqué dans un procès
pour crimes contre l'humanité commis
pendant la dictature. Une famille l'ac-
cuse de la disparition d'une des filles et
de l'assassinat du père. Sûr de lui-même
comme d'habitude, il raconte tout, et tu
l'écoutes, perplexe, la bouche ouverte.
Il te dit qu'il a déjà été jugé il y a plu-
sieurs années, quand tu étais petit, et
qu'il a été innocenté. Mais il ne nie pas
l'avoir fait, et il t'avoue que cela est
arrivé plus d'une fois. « Que voulais-tu
que je fasse ? Je ne pouvais pas refuser,

autrement ils m'auraient sûrement
accusé de collaborer avec des groupes
de gauche, et je ne voulais pas qu'on s'en
prenne à ma famille. » « J'aurais refusé
quand même », insistes-tu, calmement.
« J'aurais mis ma famille à l'abri, après
lui avoir dit au revoir peut-être pour la
dernière fois. Et ensuite j'aurais refusé
de faire quoi que ce soit qui fût contraire
à mes convictions, pour que demain, en
regardant ma photo, mon fils puisse être
fier de son père. »

C'est alors qu'il a ébauché un sourire
mou et qu'il t'a dit : « Ça se voit que je
t'ai bien élevé. »

*Cristian Baigorria,
« La chambre incendiée »*

– Que penses-tu de ton père ?
Dis-moi, je veux connaître ton avis.

– C'est pour ça que tu m'as fait venir ? lui demandai-je, perplexe.

– Pour ça, et pour te voir. Parce que je suis ton père et que j'ai le droit de te faire venir quand je veux. Réponds-moi, Inès, qu'est-ce que tu penses de ton père ?

J'ai soupiré. Un sentiment de profonde pitié envers cet homme m'a inondée. Il était détruit par l'alcool et peut-être aussi par la culpabilité, mais je n'en étais pas sûre. Pendant un instant, je l'ai vu non pas comme mon père, mais comme un frère tombé dans la disgrâce, sans Dieu, sans espoir. Comme un mendiant misérable recroquevillé dans un coin. Mais mon père, lui, ne tendait pas la main pour demander des aumônes ou de l'amour. Pas encore. C'est pourquoi je ne pouvais pas l'approcher. Cette image m'a pourtant empêchée de partir en courant.

– Je ne sais pas, papa. Tu n'as pas bonne mine du tout. As-tu besoin de quelque chose ?

– C'est de reconnaissance que j'ai besoin ! J'ai deux filles qui ne se rappellent même pas que je suis en vie alors que je me suis cassé les couilles pour leur offrir une bonne vie. Je demande qu'on me reconnaisse ! Je t'ai sauvé la vie la dernière fois et tu ne me dis même pas merci. Et ta sœur, cette conne, a peur de tout et devient muette quand je l'appelle. On dirait pas que vous êtes mes filles.

J'allais dire une connerie, mais une autre de ses quintes de toux m'en a empêchée.

Ce soir-là, à l'église, j'ai prié pour Ramón Fortuna. Un homme qu'il était difficile d'aimer, qui buvait beaucoup trop, et qui menait deux guerres cruelles et absurdes. L'une, contre son propre pays ; l'autre, contre lui-même. Un homme auquel, allez savoir pourquoi, il avait été donné d'être mon père.

Et il n'y arrivait pas.

*Stella Duacastella,
« La femme sans fond »*

J'ai enfin gagné.
Tu sais pourquoi ?
Je t'ai transformé en un foulard blanc,
en foulard blanc des Mères de la place
de Mai,
et ce fut la journée historique où le
peuple argentin
a dit NON à l'impunité.
Elles et ils m'ont aidée.
Tu vois ? Toi qui méprisais tout le
monde, tellement,
eux tous, ont existé en moi, et ensemble
nous t'avons transformé en foulard.

Je t'ai transformé en foulard blanc, avec
tout ce que cela implique.
Ce sont nos enfants qui nous embrassent
sur le front,
dit Hebe¹...
Oui, Hebe, celle qui pour toi était une
vieille folle,
une fille de pute et tant d'autres choses.
J'aime Hebe.
Et toi, tu dois être en train de te tordre
dans ta boîte de cendres...
Parce que je t'ai transformé en un fou-
lard d'amour,

qui réclame justice.
Toi, maître du mépris.
Tout ce que tu m'as donné, c'est
la peur,
le dégoût,
la douleur et la colère.
Tout ce qui fut ton héritage,
je l'ai transformé en un foulard d'amour,
de résistance,
de liberté,
de justice.

J'ai gagné.
Enfin, à 50 ans, j'ai gagné.
J'ai gagné, parce que tu es mort
et, maintenant, bien mort.
Tu fus mon père
mais tout ce que tu m'as donné c'est la
haine, la peur, la douleur
et moi, je les ai transformées en foulard.

*Lorna Milena, « Haine, maintenant
tu es un foulard blanc »*

Note

- 1 Hebe de Bonafini, une des fondatrices du mouvement des Mères de la place de Mai en Argentine.